

# LES ILLUSIONS "VERTES"

## EFFICACITÉ, HIGH TECH, ÉNERGIES RENOUVELABLES, ONG, MARCHES CLIMAT, CONSOMM'ACTION...

TROIS ARTICLES

### POURQUOI L'EFFICACITÉ ÉNERGÉTIQUE NE RÉSOUT RIEN, BIEN AU CONTRAIRE

**D**ans notre culture, et dans le mouvement écologiste en particulier, le mot d'ordre est de promouvoir et de développer ce qu'on appelle « l'efficacité énergétique », ou les « bonnes pratiques énergétiques » dans tous les domaines de la vie humaine sur la planète, du commerce à l'agriculture, des corporations aux maisons individuelles, de l'arène économique au domaine législatif, du secteur universitaire à la sphère militante.

Dans de nombreux cas, l'efficacité énergétique est considérée et présentée comme la seule solution à tous nos problèmes, notamment parce qu'elle sert effectivement de moyen de perpétuer la société industrielle dont nous participons. Dans certains cas, notre obsession pour l'efficacité est motivée par un désir sincère de stopper le réchauffement climatique et la destruction de la planète. Et pourtant, au mieux, les pratiques visant l'efficacité énergétique confondent, à l'instar de leurs promoteurs, efficacité et soutenabilité.

Au pire, le mouvement pro-efficacité participe à la dissimulation des véritables causes et des impacts du réchauffement climatique d'origine anthropique, afin de perpétuer le

capitalisme et les hiérarchies sociopolitiques dont il dépend. D'un point de vue corporatiste et économique, l'efficacité est généralement présentée comme la seule solution nous permettant de faire face à des ressources de plus en plus rares, à la croissance démographique et aux problèmes sanitaires. Les objectifs et les motivations de la plupart des arguments en faveur de l'efficacité énergétique sont anthropocentrés, explicitement élaborés dans le but de préserver et de perpétuer la civilisation, l'économie mondialisée et l'existence humaine industrialisée.

En tant qu'activistes, et en tant qu'êtres humains préoccupés par la santé de la planète, nous observons de profondes dissonances idéologiques et matérielles entre les réalités du changement climatique et l'idée selon laquelle les mesures promouvant l'efficacité énergétique nous mèneront vers un monde plus soutenable.

**L'idée selon laquelle l'efficacité nous permettra de sauver la planète est un mythe. En réalité, cette efficacité promeut et perpétue le capitalisme parce que son but est de rendre plus d'énergie disponible pour d'autres usages. L'efficacité énergétique finit par augmenter le total de la quantité d'énergie utilisée, augmen-**

**tant ainsi les dommages écologiques planétaires.** Or, pour peu que l'on se souvienne d'une évidence qui semble de moins en moins l'être, la santé de la planète est primordiale.

Le mot efficacité est défini de différentes manières selon le dictionnaire que l'on consulte, mais nous nous concentrerons sur les deux suivantes, qui correspondent à ce dont nous discutons :

1. La capacité d'obtenir une productivité maximale avec le minimum d'effort, de dépense.
2. La prévention du gaspillage d'une ressource donnée.

Prenez un moment pour penser à ce que ces définitions impliquent à la lumière de la citation suivante de Vandana Shiva : « À travers l'économie verte, on observe une tentative de technologiser, financiariser, privatiser et marchandiser toutes les ressources et processus vitaux de la planète. »

Le but d'une chaîne de production correspond à la première définition de l'efficacité [qui est parfois associé au mot efficience, NdT] : « La capacité de produire le maximum de résultats avec le minimum d'effort, de dépense. » Frederick Winslow Taylor, le créateur de ce qu'on appelle la « gestion scientifique du travail », a hautement influencé le développement de la civilisation industrielle. Il a réalisé que les artisans étaient très inefficaces, et qu'il pouvait rendre la production plus efficace en rationalisant ses processus, de sorte qu'à chaque individu incombe une seule tâche précise, et ainsi de suite, le long d'une chaîne de fabrication.

### **Cela a changé le monde, pour toujours.**

Il est intéressant de souligner que Taylor était un Quaker très pieux, or les Quakers ont une riche histoire d'activisme en faveur de la justice sociale. Taylor pensait qu'en augmentant la productivité tout le monde deviendrait riche, et que les différences de classe seraient estompées, précipitant l'avènement d'une société utopique. Ce n'est manifestement pas ce qui s'est passé, et cela nous amène au mouvement pro-efficacité de notre temps.

Ces bonnes intentions ont ruisselé jusqu'au mouvement pro-efficacité de l'époque moderne des chaînes de production automatisées. Les robots n'ont ni besoin de pauses, ni de salaires, ils ne tombent pas malades, n'ont pas d'enfants, ne font pas grève et ne se fatiguent pas. En somme, ce sont des travailleurs parfaits.

Au cours de ces 40 dernières années, la mécanisation du travail n'a cessé de s'intensifier et, désormais, nous assistons à l'avènement de l'apprentissage informatisé et de l'intelligence artificielle. Et nous n'en sommes qu'à leurs balbutiements.

Les usines sont de hauts lieux de la destruction de la planète. Elles constituent les moteurs du consumérisme. Dans une usine classique, les matières premières — la chair de la planète vivante, qu'on lui arrache — entrent d'un côté et, de l'autre, des produits flamboyants neufs ressortent qui, souvent, seront utilisés pendant une courte période puis mis au rebut dans une décharge. Les usines produisent des pesticides, des bombes, des jouets, des voitures, des ordinateurs et ainsi de suite. Dans la société industrielle, par définition, tout sort d'usines [y compris les êtres humains, qui sortent de l'usine appelée « école » ou « système scolaire », NdT].

La nouvelle Gigafactory Tesla, dans l'Ouest du Nevada, près de Reno, est une des plus grandes usines du monde. Elle est alimentée par des panneaux solaires et des éoliennes. Véritable nec-plus-ultra de l'industrie, elle produit des batteries pour véhicules électriques et pour le stockage de l'énergie. Et est très efficace. Beaucoup présentent la construction de cette usine comme une victoire pour la planète. En outre, Tesla et plusieurs multinationales construisent en ce moment même d'autres usines de batteries tout aussi gigantesques à travers la planète.

Des écologistes soutiennent tout cela. Je ne mâcherai pas mes mots. Il s'agit d'une atrocité industrielle qui participe, autant que les autres usines, à la destruction de la planète. Auparavant, j'étais en faveur des « technologies vertes », mais ma perspective a complè-

tement changé.

Jennifer Eisele est une femme Paiute de la réserve de la vallée de Duck dans le Nord du Nevada, qui lutte contre la construction de l'usine Tesla, contre l'extraction du lithium dans son État, et contre les dommages que cela inflige aux territoires autochtones — c'est-à-dire à tous les territoires. Il s'agit de problèmes mondiaux. Le lithium est devenu une ressource stratégique, son prix monte et son extraction va croissant, notamment dans des zones désertiques, parce que c'est là que le lithium se forme. Si je mentionne Tesla, c'est parce qu'il existe une fracture entre certaines idées reçues concernant l'efficacité énergétique et les conséquences observables sur le monde naturel et les sociétés humaines de son augmentation au sein de l'économie mondialisée.

Le port d'Antwerp, en Belgique, est le second plus important d'Europe. Les marchandises qui y transitent comprennent : des jouets, des télévisions, des ordinateurs, du pétrole, des huiles végétales, des céréales, du charbon, des minerais, du ciment, du sucre, du sable, du papier, du bois, de l'acier, des voitures, des levures, des bus, des trains, des tracteurs, du kérosène...

Il s'agit d'un centre névralgique de l'économie extractiviste mondialisée. On en trouve tout autour du monde : il y a les ports gigantesques de Seattle, de Tacoma, celui d'Oakland, l'un des plus grands de la côte Ouest, celui de Los Angeles, etc. Chaque conteneur qui voyage par ces centres est un morceau de planète qui a été arraché pour être expédié à l'autre bout du monde. Ces matériaux transitent généralement des pauvres vers les riches, des non-Blancs vers les Blancs, des colonisés vers les colons.

La plupart d'entre nous connaissons la formule insidieuse du « libre marché », l'idéal libéral de la liberté, qui se résume à : « Je suis libre de m'enrichir et vous de vous appauvrir ». Peut-être les deux sont-ils liés.

Mais revenons-en à l'efficacité et à sa première définition. Le mouvement écologiste

ne devrait pas avoir pour stratégie de viser une productivité maximale. La plupart d'entre nous sommes probablement d'accord sur le fait que le capitalisme industriel produit déjà beaucoup trop. Trop de combustibles fossiles, de biens de consommation, d'individus, de banlieues, de tout.

En tant qu'écologistes nous devrions nous concentrer sur sa deuxième définition, la prévention du gaspillage. Cela dit, le mot « ressource » pose problème parce qu'il insinue que le monde existe pour notre usage, parce qu'il implique une relation utilitariste[1]. Nous parlons des poissons comme d'une ressource. Il s'agit d'une idée que nous avons construite autour de communautés d'êtres vivants qui existent indépendamment de notre conception d'eux en tant que ressources.

Le système économique capitaliste, celui-là même qui détruit la planète, nous présente désormais l'efficacité comme une solution pour résoudre le désastre qu'il engendre. Ainsi, le concept d'efficacité qu'il propose est imprégné du même état d'esprit dont découle la destruction du monde naturel. Il est promu par les mêmes multinationales, les mêmes intérêts économiques et les mêmes gouvernements. La quasi-totalité des schémas d'efficacité énergétique et des technologies soi-disant efficaces qui sont exhibés aujourd'hui ne visent pas, en réalité, à réduire la quantité totale d'énergie que nous utilisons.

Ils visent à dégager plus d'énergie pour d'autres usages, tout en augmentant la productivité. Cela correspond à la première définition de l'efficacité.

Lorsque l'on parle du concept d'efficacité, il est important de mentionner le paradoxe de Jevons, du nom de William Stanley Jevons, un des premiers économistes du 19<sup>ème</sup> siècle, qui travaillait au Royaume-Uni durant l'apogée de la révolution industrielle, dans les années 1860. Son texte le plus célèbre est une étude de l'économie charbonnière du Royaume-Uni.

L'économie de l'Empire britannique dépendait alors entièrement du charbon. Le char-

bon broyait les céréales, il extrayait l'eau des mines de charbon, il alimentait les trains et les bateaux qui constituaient la machine de guerre de l'Empire. Au cours des cinquante années précédant son rapport, les machines à vapeur étaient devenues beaucoup plus efficaces. Il s'agissait du nec plus ultra du business de l'époque, et tout le monde s'attendait à ce que cette augmentation de l'efficacité entraîne une réduction de l'utilisation du charbon au niveau national.

Cela n'a pas été le cas. Et la raison en est simple : les machines à vapeur fonctionnant à moindre coût et avec un meilleur rendement, n'ayant plus besoin d'autant de charbon qu'avant, leur commerce devint plus lucratif. Parce que nous vivons dans un système capitaliste dont la production est un des principaux objectifs, ces profits ont été réinvestis dans la croissance. Les machines à vapeur plus efficaces générèrent plus de croissance, ce qui fit grimper, en retour, l'utilisation nationale de charbon.

Jevons comprit que l'efficacité pouvait directement mener à une augmentation de l'utilisation des ressources. Le développement de l'économie mondialisée actuelle fourmille d'exemples de ce genre.

Obama est considéré par beaucoup comme un des présidents les plus progressistes de l'histoire des USA. Et pourtant, sa stratégie énergétique avait pour nom « All of the above » [on peut traduire ça par « la stratégie tous azimuts », NdT]. Elle était assez proche de celle que Trump suit actuellement. Cela signifiait simplement qu'il encourageait le développement de toutes les sources d'énergie. Si vous ne vous souciez que du système économique, ou de maintenir le mode de vie états-unien, de préserver l'Empire US, votre objectif est alors d'augmenter sans cesse la production énergétique. Cela a donc du sens. Il vous faut augmenter la production énergétique « tous azimuts ».

Nous savons ce que cette énergie alimente : la construction ; l'étalement urbain de Dubaï des dernières décennies, qui a exploité et qui exploite des esclaves salariés par milliers, en est un exemple. L'étalement urbain de Las Vegas depuis les années 1980 en est un autre.

On estime que les 15 plus gros cargos qui sillonnent les océans génèrent plus de pollution que toutes les voitures du monde. Soit environ 800 millions de véhicules. 15 bateaux. Cette énergie alimente également les hautes technologies comme les data centers.

Et pensez à tous les composants de nos téléphones portables dont les matières premières proviennent de nombreuses mines, à ciel ouvert ou non, disséminées tout autour du globe, ou de ce qu'on appelle parfois des « mines à déplacement de sommet » [traduction peu fidèle de l'expression anglaise originale, mountaintop removal, qui désigne explicitement la destruction des sommets des montagnes ; la traduction française de cette expression, qui parle de déplacer le sommet d'une montagne, relève de la novlangue moderne, de l'art de mentir ou de dissimuler : le sommet n'est pas déplacé, il est détruit, et la montagne avec ; on ne peut pas plus déplacer le sommet d'une montagne que votre tête, le sommet de votre corps, par exemple ; la montagne est décapitée ; NdT].

Cette énergie sert aussi à alimenter les exploitations agricoles industrielles. En observant les Grandes Plaines depuis l'espace, vous réalisez la destruction biotique qui a pris place. Tout ce qui n'avait pas d'utilité pour les humains a été détruit et remplacé par des plantes qui nourrissent exclusivement les êtres humains. La même chose est vraie de la pêche industrielle.

**Depuis plusieurs décennies, voire plusieurs siècles, tous les secteurs du système économique n'ont eu de cesse de gagner en efficacité. Les transports, les extractions minières, les moteurs à combustion, l'agriculture, l'éclairage, le chauffage, etc., partout, on gagne en efficacité, et pourtant la surconsommation énergétique ne cesse d'empirer, ainsi que l'utilisation de combustibles fossiles, ainsi que la destruction des habitats et des espèces vivantes, ainsi que l'érosion des plages et des sols, et ainsi de suite.**

Les choses empiront, et l'efficacité ne résout rien. Dans le cadre de ce système, de cet empire, les surplus d'énergie sont rares. L'éner-

gie est toujours utilisée pour quelque chose. Si cela nous semble confus, c'est parce que nous utilisons un seul mot pour désigner deux choses différentes. Les corporations et les gouvernements utilisent la première des définitions précitées du mot efficacité, tandis que les écologistes font référence à la deuxième.

On peut concevoir une liste de critères déterminant si une augmentation de l'efficacité, dans un domaine donné, pourra être en mesure d'aider la planète :

- Si elle ne réduit pas les coûts opératoires (ce qui permettrait de dégager plus de profits financiers)
- Si elle ne génère pas d'augmentation du pouvoir d'achat (dans le cadre d'une société capitaliste)
- Si elle ne dégage pas de matières premières ou d'énergie pour d'autres usages (ce qui réduirait la rareté ou le prix de ces ressources pour d'autres industries)
- Si elle n'encourage pas la course au développement des nouvelles et hautes technologies (dont les coûts écologiques ne cessent d'empirer, internet en est un bon exemple Ndt)
- Si elle n'encourage pas ce modèle de développement dont les conséquences sont imprévisibles, incontrôlables [Cf. la planète-laboratoire, le modèle de développement de la civilisation industrielle qui consiste à jouer à l'apprenti sorcier, ou plutôt au savant fou, avec le vivant, avec tout ce qui vit sur la planète, avec les vies de toutes et de tous, NdT]

Alors ce gain en efficacité aidera véritablement la planète.

En ce qui concerne le dernier critère sur les conséquences imprévisibles, le développement urbain dans des régions arides et désertiques nous fournit un excellent exemple. Dans les régions désertiques, comme autour de Las Vegas, le facteur limitant l'étalement urbain est la disponibilité en eau.

Il n'y a pas assez d'eau pour étendre davantage l'urbanisation. Dans une telle situation, en améliorant l'efficacité énergétique de chaque foyer, vous permettez à l'étalement urbain de continuer. Vous dégagez une certaine quantité de la ressource en eau. Certains

pensent : « j'économise de l'eau pour la planète, les plantes et pour l'écologie de certains lieux », cependant, le plus souvent, ce n'est pas le cas. [Plus la consommation en eau de chaque foyer est optimisée, réduite, plus il y a d'eau disponible pour d'autres usages, d'autres foyers, ce qui permet donc de construire davantage de logements et d'étendre les zones urbaines ; non seulement l'eau économisée par certains devient l'eau que d'autres utilisent, ce qui fait que la surexploitation et la surconsommation continuent, mais en plus de cela, ces foyers correspondants aux nouveaux logements construits parce que les ressources en eau leur permettraient consommeront beaucoup d'autres ressources ; c'est ainsi que cela se passe dans une société de croissance, capitaliste, développementiste, industrielle NdT]

Vos bonnes intentions finissent donc parfois par soutenir le système qui détruit la planète. En ce qui concerne l'efficacité, nous devrions nous attaquer aux principales choses qui ravagent le milieu naturel, comme les projets d'extraction ou de production de combustibles fossiles, les barrages, les mines, l'agriculture industrielle, la pêche industrielle et la déforestation.

Nous devons aussi nous demander, « vis-à-vis de qui voulons nous gagner en efficacité ? » Vis-à-vis des tortues qui pondent sur les plages ? Ou vis-à-vis de l'économie industrielle ? Il s'agit non seulement de questionner l'efficacité en tant que méthode pour sauver la planète, mais aussi de remettre en question l'industrialisme, le capitalisme et la civilisation elle-même.

Oui, les combustibles fossiles détruisent la planète, mais une usine de production de panneaux solaires coûte environ 100 millions d'euros, et produit elle-même ses pollutions et émissions de gaz à effet de serre. Toutes les nouvelles technologies soi-disant « vertes » ou « renouvelables » sont finalement des technologies au service de l'Empire industriel. Elles reposent sur le secteur des extractions minières, sur le travail à la chaîne [sur le système social actuel, mauvaise parodie de démocratie, et tout ce qu'il implique de coercitions, l'esclavage moderne du travail à

la chaîne n'en étant qu'une parmi beaucoup, NdT], sur une chaîne de production mondialisée, sur l'économie industrielle mondialisée, et donc sur la situation géopolitique actuelle, faites de guerres et d'exploitations. Elles n'aident pas le milieu naturel, elles n'aident pas les espèces vivantes que la civilisation industrielle détruit en masse. Elles ne sont pas des solutions. **[En plus de n'être pas en elles-mêmes « vertes » ou véritablement écologiques, ces industries des technologies dites « renouvelables », panneaux solaires, éoliennes, barrages, centrales à biomasse, etc., produisent une énergie dont l'utilisation n'a rien d'écologique.** En quoi cela aide-t-il la planète, ses biomes et ses espèces vivantes que nous rechargeons nos téléphones portables, eux-mêmes des désastres écologiques et sociaux, grâce à des panneaux solaires ? Ou que nous alimentons en électricité produite par des éoliennes nos réfrigérateurs, congélateurs, voitures, fours micro-ondes, brosse-à-dents, rasoirs, drones, télévisions, ordinateurs, etc., qui sont autant de futurs déchets dont la production est aussi antisociale qu'antiécologique ? NdT]

Peut-être connaissez-vous déjà cette citation : « La main invisible du marché ne fonctionnera jamais sans son poing invisible. McDonald's ne peut prospérer sans McDonnell Douglas [une entreprise d'armement US, NdT] ; le poing invisible qui permet aux multinationales de la Silicon Valley de s'étendre sur toute la planète s'appelle l'armée des États-Unis d'Amérique, l'U.S. Navy et l'U.S. Marine Corps. » Thomas Friedman, en tant que promoteur de l'expansion capitaliste, n'est évidemment pas ma tasse de thé, mais cette citation a le mérite d'être particulièrement réaliste en ce qui concerne le fonctionnement de l'économie mondialisée.

Ne croyez pas un instant que ces technologies soi-disant « vertes » sont ou seront de quelque utilité dans le combat contre le système politico-économique qui détruit actuellement la planète. Nous devons tous utiliser moins d'énergie, nous devons tous revoir nos modes de vie à la baisse, et ainsi de suite, mais rappelez-vous que l'armée des États-Unis est le premier pollueur sur Terre. Le gros des déchets, de la pollution et de la

consommation est le fait de l'industrie.

**Nos choix individuels ne vont pas arrêter ce système, à moins qu'ils ne consistent précisément à s'y attaquer.**

Nous devons commencer à penser, systématiquement, à la manière dont il est possible d'arrêter l'économie industrielle mondialisée qui ravage la planète. Que penser de tout ce qui précède, du fait que les mesures visant l'efficacité perpétuent les destructions, en promouvant toujours le capitalisme, la consommation, et en permettant d'augmenter l'utilisation totale d'énergie ? **En tant qu'écologistes radicaux, notre approche consiste à souligner le fait qu'il est impossible d'arrêter le réchauffement climatique sans arrêter d'utiliser du pétrole et du gaz, sans arrêter la construction des infrastructures industrielles, sans stopper le système omnicide que constitue cette culture mondialisée.**

*Max Wilbert*

# Source : <http://partage-le.com>

Pour étudier plus en détails l'absurdité de l'éco-efficience comme moyen de préserver l'environnement ou de sauver la planète, vous pouvez lire le livre de David Owen intitulé Vert paradoxe, et/ou lire cet excellent texte du mathématicien états-unien Theodore Kaczynski :

<http://partage-le.com/2017/07/pourquoi-la-civilisation-industrielle-va-entierement-devorer-la-planete-par-theodore-kaczynski/>

# Voir aussi :

<http://partage-le.com/2017/07/letrange-logique-derriere-la-quete-denergies-renouvelables-par-nicolas-casaux/>

<https://reporterre.net/L-Age-des-Low-Tech-vers-une-civilisation-techniquement-soutenable>

<https://au-dela-du-climat.org/2017/10/01/pourquoi-les-high-tech-ne-nous-sauveront-pas-lage-des-low-tech-de-philippe-bihoux/>

<https://sniadecki.wordpress.com/2017/05/24/bihoux-lowtech/>

<http://partage-le.com/2018/05/9327/>

# POUR EN FINIR AVEC L'ÉCOLOGIE LIBÉRALE

**Sans remettre en cause l'hégémonie du modèle capitaliste, la lutte contre le réchauffement climatique n'est rien d'autre qu'une diversion.**

À moins de n'avoir consciemment décidé d'ignorer toute l'actualité environnementale de ces dernières semaines, vous avez probablement entendu parler du dernier rapport du Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (GIEC), paru le 7 octobre et relayé par l'ensemble de la presse française et internationale. Nouvelle mise à jour de l'horloge de l'apocalypse climatique : quand bien même les Accords de Paris (COP21) sont respectés et que la hausse globale de la température d'ici 2100 se limite à 2 °C, nous ferions bien de nous préparer à une sacrée augmentation des catastrophes naturelles entre 2030 et 2052.

Problème : à peine rendu public, cet n-ième rapport du GIEC est déjà à peu près obsolète puisque le consensus scientifique, au vu des efforts fournis par les États, prévoit une hausse minimale de 2 °C pour la fin du siècle. En août dernier, une autre étude nous prévenait qu'une fois cette limite franchie, le réchauffement climatique entrerait dans une sorte de pilotage automatique qui rendrait futile toute tentative de régulation par l'Homme. En d'autres termes, nous avons déjà franchi le seuil de la catastrophe – et à cette vitesse, nous serons bientôt tranquillement dans son salon.

Alors, puisque le grand public est légitimement en droit de paniquer, la presse internationale et une partie des influenceurs de ce monde ont sorti à peu près simultanément, chacun à sa sauce, leur joker. Des appels à l'action citoyenne, d'abord, dans tous les sens : 700 scientifiques réunis sur la une de Libération début septembre pour exhorter, alerter, supplier ceux qui décident pour nous de faire enfin quelque chose de concret ; 200

"personnalités" médiatiques dans les pages du Monde, la semaine précédente, pour froncer les sourcils et nous expliquer qu'"il est temps d'être sérieux" – comme si le paternalisme d'Alain Delon et consorts avait le pouvoir de réveiller l'Humanité de cinquante ans de somnambulisme.

**Autre option – plus proactive, celle-ci : ressortir les petits manuels du bon citoyen écolo, la conscience chauffée à blanc par les appels des célébrités. Celui qui, en faisant pipi dans la douche le matin, en mangeant exclusivement des plantes et en lisant attentivement l'étiquette chez le boucher, se coucherait satisfait, se sachant à son échelle contributeur actif d'un monde meilleur.**

**"Que diront ces mêmes influenceurs dans cinq, dix, quinze ans, quand rien n'aura bougé d'un iota ? Les rapports du GIEC ne servent plus à rien.**

**Les appels sont muets.**

**On continue, pourtant, à appeler"**

Et puis, pendant qu'on en était à s'étriper sur Facebook, grâce à l'AFP, pour savoir ce qui pollueait le plus entre 7 vols transatlantiques en charter et la naissance d'un enfant, l'oligarchie blanche du YouTube francophone a décidé de s'y mettre aussi. Bingo : sur Facebook, la vidéo "Il est encore temps" chiffre 9 millions de vues, le site lancé conjointement cartonnettes et le 13 octobre, près de 80 cortèges défilaient en Europe pour sauver la planète.

Il faut voir, sincèrement, cet aréopage de youtubeurs nous expliquer, tout sourires, que le monde n'est pas (encore) perdu et qu'en s'y mettant, à nous tous, on pourra inverser le cours de la catastrophe. Il faut les écouter nous dire que des pétitions en ligne, des marches citoyennes et un bon coup de pression sur la classe politique suffiront, à condition de s'y atteler sérieusement. Il faut se frotter les yeux pour y croire. Et se demander quel degré d'inconscience ou quelle

quantité de psychotropes il faut posséder pour y croire réellement, après quarante ans d'action citoyenne aux résultats (quasi) nuls et d'accord internationaux piétinés les uns après les autres.

Il suffit d'entendre Pablo Servigne, seul au milieu des youtubeurs, avouer que "c'est déjà catastrophique, mais il n'est pas trop tard pour éviter que ce soit encore pire", pour être envahi d'un sentiment de vide profond. Que diront ces mêmes influenceurs dans cinq, dix, quinze ans, quand rien n'aura bougé d'un iota ? Les rapports du GIEC ne servent plus à rien. Les appels sont muets. On continue, pourtant, à appeler. À quoi, au fait ? Au calme, surtout. À la "prise de conscience", d'accord. À l'action, certes, mais pas n'importe laquelle. Démocratique, hein. Non-violente, toujours. Diligente. Bien élevée. Individuelle. Atomisée, puisqu'il ne reste plus rien de l'esprit des luttes collectives du siècle dernier.

**"Car ce n'est pas 'l'homme' - ou son synonyme, l'"activité humaine" – qui bouffe la planète, c'est le capitalisme. Le consommateur, lui, n'y est pour rien"**

Toute la fable du changement individuel se déroule là, sous nos yeux. Le mythe fondateur de l'écologie libérale, qui voudrait résoudre l'équation de la survie de l'espèce en la réduisant à des habitudes de consommation personnelle. Complet hold-up sémantique, qui nous raconte ad nauseam que "l'homme" est à l'origine du réchauffement climatique – il y a même un mot pour ça, "l'anthropocène" – et que la "bonne volonté" suffira à en sortir. En consommant autrement, mais en continuant à consommer tout de même. Une performance de contorsion sémantique à faire pâlir un champion régional de limbo.

Car ce n'est pas "l'homme" – ou son synonyme, l'"activité humaine" – qui bouffe la planète, c'est le capitalisme. Le consommateur, lui, n'y est pour rien. Ce sont un demi-siècle d'empilement agressif des richesses, d'exploitation dérégulée des ressources naturelles, de croissance économique à tout prix et de déréglementation des flux de capitaux et

de marchandises qui nous ont menés à cette situation désespérée. Notre consommation est la conséquence de ce modèle, en aucun cas sa cause. Sans remise en cause du capitalisme, aucune amélioration climatique n'est envisageable.

Mais on a beau chercher chez les youtubeurs, dans les appels des grands quotidiens ou dans les discours des passionnés de la science dépolitisée comme l'astrophysicien viral Aurélien Barrau, une critique systémique : pas un mot, pas une réprimande, pas même une tape sur les doigts. Surtout, évitons le sujet du modèle politique et économique. Dans les conversations autour du climat, le capitalisme, c'est Voldemort – on ne le nomme pas, par crainte de représailles. Pile au moment où les forces en présence devraient être identifiées avec une résolution parfaite, on préfère nous cajoler avec des histoires de conscience individuelle et de bonnes volontés juxtaposées.

**Quand il s'agit d'esquiver la remise en cause du capitalisme, les efforts de diversion opérés depuis le début du XXI<sup>e</sup> siècle sont remarquables. Outre les appels à répétition dans la société civile, qui refilent incessamment le fardeau aux consommateurs, le monde entrepreneurial parle désormais très sérieusement, avec des étoiles dans les yeux, de "consomm'ation", d'"économie verte", d'"économie circulaire" et d'autres Subutex du profit. Mieux : à Bruxelles, capitale de la mondialisation néolibérale, on tient des conférences sur la décroissance – attendez, pardon, on dit "post-croissance", maintenant.**

**"Votre guacamole, votre quinoa et vos noix sont des désastres environnementaux"**

Comme si la Commission européenne, frappée d'une épiphanie, allait soudain renoncer à sa raison d'être économique et œuvrer à faire de l'Union une ZAD géante où régneraient le troc et les pailles en carton recyclé. Comme si les lobbies de l'automobile et des énergies fossiles allaient finalement rattraper leurs décennies de dissimulation et de duperie, au nom de la bonne volonté environnementale.

Comme si les intérêts économiques immédiats allaient un jour s'effacer devant l'impératif de survie de l'espèce. Comme si les politiques européennes allaient un jour s'attaquer réellement aux industries polluantes et risquer de perdre quelques points de croissance.

**Appelez ça comme vous voulez, la "consommation éthique" reste un oxymore.** Votre guacamole, votre quinoa et vos noix sont des désastres environnementaux. La voiture électrique ? À peu de chose près, aussi polluante que celle à essence. On ne vous propose pas d'arrêter de polluer, mais de polluer différemment. Consciencieusement.

**Mais n'en déplaise aux penseurs de l'économie verte, l'accroissement des richesses et la sauvegarde de l'environnement sont mutuellement exclusifs.** Le problème ne vient pas du mode de consommation, il vient de la nature de la production et de la distribution des ressources dans un monde limité. Il suffit, pour s'en convaincre, de relire Naomi Klein, qui disait déjà tout ça en 2016. Ou un récent rapport, commandité par les Nations unies et paru le 31 août, qui conclut à la nécessité de mettre fin au capitalisme pour survivre aux conséquences du désastre environnemental.

**Nous vivons dans un monde où huit personnes possèdent autant que 50 % de la population mondiale. Où 82 % des profits générés en 2017 ont bénéficié aux 1 % les plus riches, selon Oxfam. Où 100 entreprises totalisent 71 % de la pollution planétaire annuelle.** Où un tiers de la nourriture créée chaque année – soit 1,3 milliard de tonnes – termine à la poubelle. Un monde dans lequel la majorité des habitants vit avec 2 à 10 dollars par jour, mais parvient quand même à épuiser les ressources planétaires annuelles en huit mois. Le modèle que l'on nous offre, sans alternative possible, est le plus toxique qui soit. En Occident, lutter efficacement contre le réchauffement climatique suppose de renoncer volontairement à des siècles de domination écono-

mique et diplomatique sur le reste du monde pour une meilleure gestion des ressources. En attendant, le capitalisme menace l'espèce humaine d'extinction. Voilà ce que ces multiples appels devraient marteler, inexorablement, dans la presse internationale. Voilà le propos que nos youtubeurs nationaux devraient porter, avec le même optimisme viral. Pas sûr, cependant, que tout le monde soit prêt à l'entendre.

**Pour la première fois, la critique du capitalisme dépasse le simple cadre d'une lutte de classe pour devenir une lutte d'espèce.** On ne devrait entendre que ça. Mais non. On marche dans les rues le dimanche après-midi, à l'initiative d'un réseau social, avec de jolies pancartes "make the planet great again". On rentre chez soi, en vélo, manger un bon repas vegan. On signe une pétition Change.org contre le glyphosate. On poste sur Facebook son "geste pour la planète", drapé dans sa vertu, avant de s'endormir satisfait. Satisfait d'avoir protesté, calmement, contre la fin du monde. Satisfait d'avoir fait sa part, jusqu'au prochain appel.

*Thibault Prévost*

# L'article, avec les références :  
<http://www.konbini.com/fr/tendances-2/edito-ecologie-liberale-environnement-mfable-changement-individuel-youtube-appel-giec/>



# LA CONSOM'ACTION, UN MOYEN POUR LES PUISSANTS D'ÉGARER LA RÉSISTANCE

*Pour ceux qui ne le connaissent pas, George Monbiot est un journaliste écologiste relativement connu au Royaume-Uni, qui travaille pour le quotidien britannique The Guardian, un équivalent du journal Le Monde, disons, pour faire court, en termes de renommée (mais pas exactement en termes de contenu, comme vous allez pouvoir le constater). Nous ne partageons pas les analyses de Monbiot, ni son diagnostic ni les objectifs qu'il conçoit. Il est pro-nucléaire, ne voit pas de problème inhérent à l'industrialisme ou à l'économie globalisée, pas non plus à l'expansion planétaire d'une monoculture, etc. Autant dire que sa critique est très limitée. Raison pour laquelle il a voix au chapitre dans les médias de masse. Cela dit, il a le mérite de remettre en question deux, trois choses qui devraient l'être, et de comprendre certains problèmes. Sa dernière chronique, publiée le 6 septembre 2018 sur le site du Guardian et traduite ci-après, en témoigne. Je me suis permis de changer son titre, dont une traduction exacte aurait donné : Nous ne sauverons pas la planète avec de meilleures tasses de café jetables. Bonne lecture.*

**N**ous devons défier les corporations qui nous imposent de vivre dans une société jetable plutôt que de chercher des manières « plus vertes » de maintenir le statu quo.

Croyez-vous aux miracles ? Beaucoup de gens pensent que la société dont nous participons peut continuer telle qu'elle existe, puisqu'il nous suffit de substituer un matériau à un autre. Le mois dernier, une requête exigeant de Starbucks et Costa qu'ils remplacent le plastique de leurs tasses de café par de la féculé de maïs a été retweetée 60 000 fois, avant d'être supprimée.

Ceux qui la partageaient ne se demandaient aucunement d'où viendrait cette féculé de maïs, quelle surface culturale devrait être allouée, ou quelle surface de terres agricoles vivrières devraient être déplacées, pour sa production. Ils occultaient complètement les dommages que sa production impliquerait : la

culture du maïs est connue pour l'érosion du sol qu'elle entraîne, et les quantités souvent importantes de pesticides et d'engrais qu'elle requiert.

**Le problème n'est pas seulement le plastique : c'est le caractère jetable de tant de choses. Ou, pour le dire autrement, c'est la poursuite, sur la seule planète connue pour abriter la vie, d'un mode de vie qui en requiert quatre. Peu importe ce que l'on consomme, le volume de ce que nous consommons dévore tous les biomes de la planète.**

Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit. Notre appétit pour le plastique est un fléau écologique majeure, et les campagnes pour limiter son usage sont respectables et parfois efficaces. Mais nous ne pouvons pas nous attaquer au désastre écologique en substituant une ressource à une autre. Lorsque j'ai exprimé cette remarque, certaines personnes m'ont demandé : « Mais alors, que devrions-nous utiliser à la place ? »

La question qu'il faudrait poser est plutôt : « Comment devrions-nous vivre ? » Mais la pensée systémique est aussi une espèce menacée.

Une partie du problème découle de ce qui motive ces campagnes contre le plastique : la série documentaire Planète Bleue II de David Attenborough. Les six premiers épisodes proposent un narratif conséquent et cohérent, mais le septième, qui vise à expliquer les dangers auxquels font face les merveilleuses créatures que la série avait précédemment présentées, était très confus. Il affirme que nous pouvons « faire quelque chose » contre la destruction de la vie marine. Mais ne nous dit pas quoi. Aucune explication de l'origine des problèmes auxquels elle fait face, des forces qui les génèrent, et de comment nous pouvons nous y opposer.

Dans le fouillis de cette incohérence générale, un intervenant affirme : « Je pense que nous devons tous prendre nos responsabilités vis-à-vis des choix personnels qu'on effectue chaque jour. C'est tout ce que nous pouvons faire. » Un parfait résumé de la croyance erronée selon laquelle un meilleur consumérisme pourrait sauver la planète. Les problèmes que nous connaissons sont structureaux : un système politique dominé par des intérêts financiers, et un système économique qui court après une croissance infinie. Bien sûr, nous devrions minimiser notre propre impact, mais nous ne pouvons pas affronter ces forces simplement en « devenant responsables » de ce que nous consommons. Malheureusement, il y a des sujets que la BBC en général et David Attenborough en particulier choisissent d'éviter. J'admire Attenborough de bien des manières, mais je n'apprécie pas son écologisme. Pendant des années, il n'a rien dit. Et lorsqu'il s'est enfin exprimé, il a évité de confronter le pouvoir — se contentant de parler en termes vagues ou se concentrant sur les seuls problèmes dont les intérêts dominants ne sont pas entièrement responsables. Cette tendance explique pourquoi Planète Bleue II occulte les principaux problèmes de notre temps.

La pêche industrielle est de ceux-là. Elle transforme les incroyables formes de vie que la série présente par ailleurs en boîtes de conserves. À travers les océans, cette industrie, stimulée par nos appétits et protégée par les gouvernements, génère un effondrement écologique en cascade. Pourtant la seule pêcherie présentée par la série fait partie du 1 % des pêcheries qui sont en convalescence. Il était très agréable de voir les chalutiers norvégiens éviter de tuer des orques, mais on évitait soigneusement de nous dire à quel point cela est rare.

Le problème du plastique maritime est en grande partie lié au problème de la pêche. Il se trouve que 46 % du continent de plastique du Pacifique — qui en est venu à symboliser notre société du tout jetable — est composé de filets de pêche mis au rebut, et une partie importante du reste est composé de matériel

de pêche en tous genres. Le matériel de pêche abandonné s'avère bien plus dangereux pour la vie marine que n'importe quel autre type de déchet. En ce qui concerne les sacs et les bouteilles qui contribuent au désastre, la majorité provient des pays les plus pauvres ne disposant pas d'un bon système de collecte. Mais ce point n'ayant pas été souligné, nous cherchons des solutions aux mauvais endroits.

De cet égarement résultent des milliers de perversités. Une célèbre écologiste a posté une image des gambas qu'elle avait achetées, célébrant le fait qu'elle avait réussi à persuader le supermarché de les mettre dans son propre sac plutôt que dans un sac en plastique, et liant cela à la protection des océans. **Mais acheter des gambas génère bien plus de destructions pour la vie marine qu'aucun sac plastique dans lequel on pourrait les emballer.** La pêche crevette implique le plus haut taux de prises accessoires de tous les types de pêches — en remontant dans ses filets de nombreuses tortues et d'autres espèces menacées. L'élevage de crevettes est aussi mauvais puisqu'il génère l'élimination de pans entiers de mangroves, qui sont autant de pouponnières pour des milliers d'espèces.

Ces problèmes nous sont soigneusement dissimulés. En tant que consommateurs, nous sommes confus, dupés et presque impuissants — et les pouvoirs corporatistes se sont donnés du mal pour nous pousser à nous percevoir de la sorte. En ce qui concerne ces sujets, l'approche écologique de la BBC est hautement partisane, de mèche avec un système qui vise à transférer la responsabilité de problèmes structurels aux consommateurs individuels. **Il n'y a que par l'action politique que nous pourrions faire advenir un changement digne de ce nom.**

La réponse à la question : « Comment devrions-nous vivre ? » est « Simplement ». Mais vivre simplement est très compliqué. Dans Le meilleur des mondes d'Aldous Huxley, le gouvernement massacre les « pratiquants de la Vie Simple ». Ce n'est plus

vraiment nécessaire : aujourd'hui, ils peuvent facilement être marginalisés, insultés et ignorés [sic – Monbiot se plante, partout sur la planète, de l'Inde à la Colombie, les gouvernements d'État massacrent encore aujourd'hui les derniers peuples traditionnels qui refusent d'être intégrés au grand marché planétaire, NdT]. L'idéologie de la consommation est si dominante qu'elle en devient invisible : elle est la soupe de plastique dans laquelle nous évoluons.

**Vivre en respectant la capacité de charge de notre planète implique non seulement de réduire notre propre consommation, mais aussi et surtout de se mobiliser contre le système qui génère cette marée de déchets, de combattre les pouvoirs corporatistes, de changer les structures politiques, de défier le système planétaire fondé sur l'idée de croissance que l'on appelle capitalisme.**

Ainsi que l'étude publiée le mois dernier nous avertissant que la Terre pourrait basculer dans un nouvel état climatique irréversible, devenant une sorte d'étau, concluait : « Des changements graduels et linéaires [...] ne sont pas suffisants pour stabiliser le système Terre. Des transformations fondamentales, étendues et rapides sont probablement requises pour éviter que l'on parvienne à cet état. »

**Les tasses de café jetables produites à partir de nouveaux matériaux sont non seulement une fausse solution : elles sont aussi une perpétuation du problème. Pour défendre la planète, nous devons changer le monde.**

*George Monbiot  
Traduction : Nicolas Casaux*

# Retrouvez l'article en ligne :  
<http://partage-le.com/2018/09/la-conso-maction-un-moyen-pour-les-puissants-degager-la-resistance-par-george-monbiot/>  
# Voir aussi :  
<http://partage-le.com/2018/09/les-marches-mondiales-pour-le-climat-ou-le-triomphe-de-lingeniererie-sociale-par-nicolas-casaux/>  
<http://www.ricochets.cc/L-ecologie-TM-du-spectacle-et-ses-illusions-vertes-espoir-progres-energies.html>



BROCHURE RICOCHETS.CC

Proposée par "Les indiens du futur" - Editée par Ricochets.cc

Toutes nos brochures sont téléchargeables et imprimables librement depuis :  
<https://www.ricochets.cc/brochures.html>

PRIX LIBRE